

Guillaume Vallet

**Petit manuel de sociologie
à l'usage des économistes**

Presses universitaires de Grenoble

Préface

La sociologie vise à mettre à cause ce qui semble aller de soi, en dévoilant les mécanismes sociaux qui traversent la vie en société. Pour les sociologues, il s'agit de ne pas s'arrêter aux évidences, mais de chercher à comprendre la complexité du social qui se décline derrière les scènes de la vie courante, dans les interactions que les acteurs sociaux établissent dans différentes sphères de leur vie – travail, loisir, famille, etc. – ou plus largement dans les nombreux points d'articulation entre l'individu et la société. Ainsi, cette discipline apporte des clés de lecture des phénomènes sociaux qui interrogent les idées dominantes. Alors que l'égalité entre hommes et femmes est établie dans les textes de loi, pour quelles raisons les disparités salariales entre eux persistent-elles? Alors que les riches semblent particulièrement individualistes, pourquoi sont-ils aussi intensément ancrés dans des réseaux et espaces sociaux clairement délimités?

Le social est partout, ce qui offre à la sociologie des terrains d'investigations nombreux, se renouvelant constamment au gré des transformations de la société, qui se produisent sous diverses impulsions, culturelles lorsque les nouvelles technologies de l'information redéfinissent les rapports sociaux ou naturels lorsque les catastrophes viennent mettre à l'épreuve les liens sociaux. En raison de son vaste programme de recherche, la sociologie partage des intérêts communs avec de nombreuses disciplines, dont l'économie. En même temps, il importe de mettre en avant la spécificité du regard sociologique. Cette spécificité est rendue possible par une prise de recul, par un changement d'échelle: en mettant à jour les ancrages des acteurs, en dévoilant les régulations – plus ou moins formelles ou explicites – des interactions entre individus ou entre groupes sociaux, en révélant les rapports de pouvoir au sein de la société, la sociologie analyse les mécanismes sociaux qui façonnent les comportements et les modes de pensées.

Comment quitter les évidences, comment parvenir à élaborer une réflexion sociologique sur le monde auquel nous appartenons? Cela requiert de la curiosité pour les actions et interactions humaines, une « imagination sociologique » dans les termes de Charles Wright Mills. À mes yeux, la posture sociologique ne s'endosse pas à l'entrée de l'université ou d'une institution

de recherche, elle accompagne le ou la sociologue dans chacun des gestes de la vie quotidienne, l'expérience venant ainsi en retour nourrir la réflexion sociologique. Mais au-delà de cette ouverture permanente sur les rouages du monde social, le regard sociologique se construit et se formalise avec des outils, éprouvés et affinés au fil des générations de sociologues. La boîte à outils du sociologue combine des modèles théoriques et des compétences méthodologiques qui permettent à la discipline de proposer des recherches scientifiques fondées et cumulatives. Depuis des décennies la discipline observe, ausculte, dévoile et dérange quelquefois. Entre analyse et critique de la société la frontière est en effet parfois ténue, néanmoins les développements de la discipline permettent d'assurer la rigueur des analyses. Et il est vrai qu'aujourd'hui, l'expertise sociologique suscite plus régulièrement l'intérêt des autres disciplines scientifiques et de la société en général, que cela s'exprime dans les demandes formulées par le monde politique ou les journalistes à l'égard de notre profession.

Dans cet ouvrage, Guillaume Vallet propose une synthèse stimulante des grands auteurs de la discipline, de leurs apports et des outils qu'ils ont contribué à progressivement élaborer. Il montre la pluralité et la richesse de la discipline, sur les plans théorique et méthodologique, tout en soulignant sa consolidation et sa légitimité croissantes. À l'instar de son auteur qui cumule un double ancrage en économie et en sociologie, cet ouvrage peut sans conteste enrichir le dialogue entre les deux disciplines.

*Claudine Burton-Jeangros,
Sociologue à l'Université de Genève*

Introduction

La sociologie n'apparaît pas par hasard dans l'histoire des sciences et même dans l'histoire tout court. Elle se développe à une période où les représentations du monde et des hommes héritées de la tradition et de la religion « dogmatique » sont de plus en plus remises en cause, en lien notamment avec les réflexions des philosophes des Lumières. En d'autres termes, le déclin ou l'extinction des explications méta-sociales, métaphysiques, mythiques et religieuses sont nécessaires pour qu'apparaisse la connaissance scientifique du social, puisque c'est bien cela que vise la sociologie. De ce fait, il apparaît que ce qui relie les hommes entre eux relève de processus immanents et non plus forcément uniquement transcendants. Il n'est alors pas étonnant dans cette perspective que les termes « société » et « social », au sens moderne, apparaissent et se diffusent dans le vocabulaire à partir du XVIII^e siècle, à la suite des réflexions pionnières de Montesquieu ou de Rousseau notamment : ces deux notions renvoient aux interrogations sur le « vivre ensemble », donc sur le lien social. C'est d'ailleurs cette question, devenant centrale dans les sociétés modernes en voie de sécularisation, qui va constituer l'objet essentiel de la sociologie, permettant son institutionnalisation progressive à partir du XIX^e siècle.

Mais, dans le cas de la sociologie, institutionnalisation ne veut pas forcément dire unité de la science. Très vite, celle-ci est confrontée à des manières différentes voire contradictoires de traiter la question du lien social. Certains sociologues pensent aller du tout (la société) aux parties (les individus), alors que d'autres prônent l'inverse. D'autres encore se situent plutôt à un niveau intermédiaire : les groupes sociaux, les organisations, les réseaux... Les méthodes également sont diverses : faut-il privilégier des méthodes quantitatives (statistiques, enquêtes, sociométrie) pour dégager des régularités observables, ou des méthodes qualitatives (observation, entretien) pour laisser parler les acteurs sociaux sur la réalité sociale qu'ils vivent ? En somme, les problèmes que connaît la sociologie de définition de son champ d'investigation et de ses méthodes montrent que son institutionnalisation et sa légitimation par rapport aux autres sciences ne sont pas forcément allées de soi. Il lui a fallu s'affirmer et se « durcir » pour apparaître crédible.

Cet aperçu de la sociologie laisse à voir les nombreux débats, postures scientifiques, objets d'étude et méthodes qui ont structuré cette science depuis plus d'un siècle et demi. C'est ce qui rend l'histoire et l'épistémologie de la sociologie passionnantes, comme nous tenterons de le démontrer au cours de cet ouvrage structuré de la façon suivante: un premier chapitre retracera l'histoire de la sociologie de façon chronologique, et sans volonté de s'attarder sur les auteurs et courants cités. À l'inverse, le deuxième reviendra plus en détail sur les sociologues ayant marqué l'histoire de cette discipline, des précurseurs jusqu'aux contemporains. Ce chapitre permettra ainsi de mieux comprendre quels apports spécifiques ces auteurs ont légué à la sociologie, mais aussi dans quelle mesure ils ont donné naissance ou incarnent des courants de pensée plus larges. Nous terminons enfin par une présentation des méthodes et quelques développements sur l'épistémologie de la discipline, qui semblent indispensables pour aborder le statut et le degré de scientificité de la sociologie. À travers différentes questions abordées comme le débat relatif à la spécificité de l'approche sociologique, le choix des postures en sociologie ou sur l'existence de lois du social par exemple, ce chapitre cherche à montrer que comme toute science, la sociologie est confrontée à des réflexions permanentes qui enrichissent et solidifient son « répertoire scientifique », ce qui en fait d'ailleurs sa valeur heuristique.

Le choix de cette structure et de ce contenu de l'ouvrage a donc pour objectif de mieux faire connaître et comprendre la sociologie au lecteur. C'est pourquoi il s'adresse prioritairement aux personnes préparant un concours dans lequel existe une épreuve de sociologie. Nous pensons particulièrement aux étudiants de sciences économiques préparant le CAPES et l'agrégation de Sciences économiques et sociales. Cependant, écrit dans un souci pédagogique, cet ouvrage peut aussi intéresser d'autres publics, notamment des étudiants, des enseignants ou plus largement tout lecteur soucieux de s'initier à la réflexion sociologique. C'est en tout cas notre volonté profonde, à savoir rendre accessible au plus grand nombre une science qui nous tient particulièrement à cœur.

d'autres au contraire militent pour une science « objective », disposant d'une indépendance et d'une autonomie au niveau des thèmes d'étude. Cette « querelle » se ressent ainsi au niveau de l'enseignement universitaire, où la sociologie doit souvent se « glisser » dans les failles d'autres enseignements, en particulier philosophiques. Ensuite, elle a du mal à rompre avec l'idée communément admise à l'époque selon laquelle tout acte humain doit d'abord être envisagé à travers la dimension individuelle. Le social étant inscrit au plus profond de l'homme, il serait ainsi absurde de le considérer comme un fait extérieur à lui.

Tel est l'état de la sociologie au début du xx^e. Un long chemin reste à parcourir pour qu'elle s'ancre véritablement dans le monde scientifique et dans le mode de fonctionnement des sociétés, comme nous le montrons ci-après.

LA SOCIOLOGIE DES XX^E ET XXI^E SIÈCLES : ENTRE CONTINUITÉ ET RUPTURE

En Europe, alors que différentes conceptions de la sociologie coexistent, voire s'ignorent au début du xx^e siècle sur le plan scientifique, la question de son utilité semble se poser. Ce n'est pas le cas aux États-Unis, où les conditions économiques, sociales et démographiques particulières du pays durant la première moitié du xx^e siècle font que l'on assiste progressivement à un basculement du pôle sociologique dominant, de l'Europe vers les États-Unis. Mais ce bouleversement va surtout permettre à la sociologie de franchir un palier théorique, scientifique et épistémologie majeur, qui a eu des répercussions positives même sur la sociologie « européenne », pouvant enfin prétendre à une véritable institutionnalisation et légitimité sociales. C'est ce processus historique marqué à la fois par des continuités et des ruptures qui a façonné la sociologie contemporaine.

Les destinées inégales des principaux pôles mondiaux de sociologie

Au milieu du xx^e siècle, la sociologie en Europe ne fait pas encore partie des sciences légitimes, malgré les apports des sociologues de la fin du xix^e siècle et certaines avancées indéniables. À titre d'illustration, la France ne possède que cinq chaires de sociologie juste avant le début de la seconde guerre mondiale. Il en va de même en Allemagne ou en Angleterre.

Pour commencer par le cas de la France, la sociologie reste très affectée par la mort de Durkheim en 1917, puisqu'elle s'était beaucoup construite

à partir des réflexions et de la démarche du sociologue. Certes, ses disciples (Bouglé, Fauconnet, Halbwachs, Simiand surtout) sont encore actifs, et publient beaucoup dans les années 1920 et 1930. Mais il manque un véritable leader capable d'impulser la recherche comme l'avait fait Durkheim. Le problème vient surtout des différentes conceptions du durkheimisme, renvoyant à différentes conceptions de la sociologie. De plus, la commande politique en France décline depuis la fin de la première guerre mondiale, ce qui ne permet pas d'asseoir véritablement la sociologie au cœur de la société française.

De la même manière, l'entre-deux-guerres n'est pas plus favorable à la deuxième conception minoritaire de la sociologie française, celle de Le Play. Encore une fois, même si les travaux des sociologues s'y rattachant sont nombreux, la baisse de la demande étatique les affecte aussi. Ainsi, le rôle du mouvement leplaysien dans la réorganisation institutionnelle de la sociologie à la veille de la seconde guerre mondiale est négligeable. S'il se maintient, c'est uniquement grâce aux réseaux constitués avec les milieux dirigeants agricoles. Et certains comme Bouglé préconisent même en 1937 de fusionner les conceptions durkheimienne et leplaysienne de la sociologie. C'est dire si les choses ont beaucoup changé, pas forcément positivement, par rapport à l'effervescence scientifique de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècle. Ainsi, la sociologie française est marquée, à l'approche du second conflit mondial, par une perte d'influence et de prestige, par une baisse de la production de travaux scientifiques et par une stagnation de son institutionnalisation, déjà fragile.

Côté allemand, la tendance est la même. On assiste à un éparpillement de la réflexion sociologique, qui a du mal à prendre ses distances avec la philosophie. En l'absence de paradigmes et de conceptualisations partagés, la plupart des sociologues allemands n'ont sans doute en commun que leur conception de la sociologie comme « science de l'esprit » privilégiant des démarches compréhensives. L'activité intellectuelle n'est pas morte pour autant : même s'il n'y a pas vraiment d'unité, des réflexions nombreuses apparaissent grâce à Ludwig von Wiese qui s'inspire d'une certaine manière de Simmel, de Karl Mannheim pour la sociologie de la connaissance ou encore Alfred Schutz avec la phénoménologie. Mais l'arrivée de Hitler au pouvoir met un terme à cette effervescence : la plupart des revues sociologiques disparaissent et de nombreux sociologues émigrent, notamment ceux de l'école de Francfort.

Dans la société américaine cependant, le statut et la place de la sociologie sont plus importants. Les profondes et rapides transformations des États-Unis au cours de la première moitié du *xx^e* siècle amènent les hommes politiques du pays à tenter de mieux comprendre les mécanismes sociaux à l'œuvre, et les conséquences sociales de ces changements. La sociologie est donc naturellement mise à contribution, avec une meilleure institutionnalisation. Mais ses méthodes changent : la réalité plus éphémère nécessite de mettre en œuvre une méthodologie plus empirique et axée sur le terrain, en laissant quelque peu de côté les systèmes théoriques globalisants. Des années 1910 aux années 1940, sans abandonner tout ancrage théorique, l'« empirisme » domine donc la sociologie américaine. Il y a un véritable désir de rompre avec les principales analyses européennes du *xix^e* siècle. Pendant cette période, deux écoles dominent successivement : la « première » école de Chicago, et celle de Columbia, même si elle est moins institutionnalisée que la première. On note aussi quelques réflexions à Harvard (on y trouve dans les années 1930 Elton Mayo ou encore Pitirim Sorokin), qui prennent plus d'ampleur après la guerre. Cette effervescence va permettre à la sociologie américaine de dominer progressivement la sociologie mondiale. On le constate, les destinées sont très inégales quand on compare la situation de la sociologie en Europe de celle aux États-Unis.

En résumé, les principaux pôles mondiaux de la sociologie ne connaissent pas la même fortune du début du *xx^e* siècle à la seconde guerre mondiale. Il faut attendre l'après conflit pour entamer une phase de reconstruction qui coïncide avec l'« âge d'or » de la sociologie. Nous développons ce point ci-après.

La reconstruction d'après-guerre : l'âge d'or de la sociologie

La période qui va de l'après-guerre aux années 1960 annonce une nouvelle donne. Aux États-Unis, la discipline est très fortement institutionnalisée, grâce aux travaux des sociologues de la « première » école de Chicago. Cependant, contrairement à ces derniers qui privilégient une méthodologie « qualitative », d'autres sociologues prônent une nouvelle orientation pour la sociologie. Cette nouvelle génération se caractérise par une démarche résolument individualiste, quantitative et nominaliste. Les raisons en sont principalement économiques (les demandeurs d'études sociologiques exigent de plus en plus des résultats concrets et exploitables) et pragmatiques (la sociologie ne peut prétendre à un degré élevé de scientificité que si ses propositions sont empiriquement vérifiables).

Or seules des données quantifiables sont censées permettre des analyses rigoureuses et des tests de validation, grâce aux développements modernes de la statistique. On retrouve cette conception de la sociologie chez Paul Lazarsfeld (1901-1976), Talcott Parsons (1902-1979) et dans une moindre mesure chez Robert King Merton (1910-2003). Si le premier est connu pour ses réflexions sur les médias et l'opinion publique, ce sont surtout les deux autres qui dominent la sociologie américaine d'après-guerre, à travers leur paradigme « fonctionnaliste ». Parsons est plus apparenté au « structuro-fonctionnalisme » qui relie les faits sociaux à un système global, alors que Merton souhaite développer un programme de recherche plus opérationnel, avec des propositions de moindre portée.

En France, si l'influence de l'école durkheimienne continue son déclin, la discipline se reconstruit malgré tout sur de nouvelles bases très prometteuses. Jean Stoetzel (1910-1987), qui a créé l'Institut français d'opinion publique (IFOP) en 1938 et qui défend une conception plus empiriste de la sociologie, y est pour beaucoup. Il lance en compagnie de Georges Friedmann (1902-1977) la revue *Sociologie du travail* en 1959, et la *Revue française de sociologie* en 1960. De même, Georges Gurvitch (1894-1965) qui prend la tête du Centre d'étude sociologique (CES) et crée en 1946 les *Cahiers internationaux de sociologie*, joue un rôle important. Ce dernier cherche à prendre ses distances avec l'empirisme de la sociologie américaine tout comme avec les « grandes systématisations théoriques », soit le durkheimisme, le marxisme et le structuro-fonctionnalisme, car il faut au contraire, selon lui, relier en permanence la théorie à l'investigation empirique. N'oublions pas Raymond Aron (1905-1983), qui crée à La Sorbonne en 1958 la licence et le doctorat de sociologie, et participe à la création de la revue *Archives européennes de sociologie* en 1960. À l'époque, les thèmes privilégiés sont surtout le travail (avec Georges Friedmann, Alain Touraine et Jean-Daniel Reynaud notamment) et la ville avec Paul-Henry Chombart de Lauwe (1913-1998).

En Allemagne, le retour des sociologues de l'école de Francfort participe à la renaissance de la sociologie, mais d'autres pôles se constituent : autour de René König à Cologne et d'Helmut Schelsky à Hambourg par exemple. Si la priorité est donnée à la connaissance empirique des faits sociaux (la consommation, la famille, le chômage, les ouvriers, etc.), les débats épistémologiques continuent d'exister, entre Théodore Adorno (1903-1969) et Karl Popper (1902-1994) en particulier. Le principal problème en effet,

comme le montrent les recherches de l'école de Francfort, est que la sociologie allemande d'après-guerre a toujours du mal à rompre avec les jugements de valeur et à s'affranchir de certains projets politiques.

En somme, c'est de 1945 à 1970 que la sociologie connaît véritablement son âge d'or, même s'il y a des différences importantes selon les pays. Sur le plan empirique, elle doit cependant au tournant des années 1960 affronter de profonds bouleversements qui donnent lieu à l'apparition d'une multitude de paradigmes entre les années 1970 et aujourd'hui.

Les paradigmes de la sociologie contemporaine

Au début des années 1970, le courant fonctionnaliste pourtant si fortement ancré et dominant dans la sociologie américaine comme mondiale, commence à décliner. De nouveaux courants, méthodes et théories apparaissent alors, démontrant la vitalité d'une discipline désormais fortement ancrée sur le plan institutionnel. En particulier, les événements de 1968 légitiment les réflexions d'inspiration marxiste, et donnent une plus grande place aux sociologies critiques et radicales (école de Francfort, Althusser, Bourdieu). De même, les « nouveaux mouvements sociaux » qui voient le jour amènent de plus en plus de sociologues à s'y attarder : Ronald Inglehart, Anthony Obershall, Alain Touraine. Elias voit aussi ses travaux reconnus, en proposant de se centrer sur la dynamique des sociétés dans une perspective historique de long terme.

Mais ces analyses, qui se veulent plutôt holistes et structuralistes – dans une moindre mesure pour Elias – n'effacent pas les travaux sociologiques se centrant davantage sur les individus, en lien certainement avec le poids croissant du paradigme de l'*homo oeconomicus* en économie. Aux États-Unis, la théorie du choix rationnel développée par James Coleman met en équation les relations entre les individus grâce à l'utilisation de concepts et techniques empruntés à l'économie. En France, Raymond Boudon s'inscrit aussi dans ce paradigme lorsqu'il étudie les inégalités scolaires, le changement social ou encore l'idéologie. Dans une autre perspective, la « seconde » école de Chicago remet au centre de l'analyse les interactions individuelles en privilégiant une approche davantage microsociologique. Les sociologues qui s'y rattachent s'inscrivent dans le paradigme de l'interactionnisme symbolique qui donne le primat à la manière dont les acteurs interprètent des symboles communs pour se socialiser et agir de concert à travers leurs interactions. On retrouve dans ce courant Erving Goffman (1922-1982), Howard Becker (1928–) ou encore Harold Garfinkel (1917-2011).

De façon plus récente, ces sociologues continuent d'exercer une certaine influence. C'est le cas de sociologues dont le thème de recherche est l'analyse structurale, c'est-à-dire l'analyse des réseaux sociaux (Ronald Burt, Mark Granovetter, Michel Forsé). Si ces sociologues donnent de l'importance aux interactions, ils se centrent surtout sur les cadres de l'interaction, dans une perspective mésosociologique. Le paradoxe apparent est que ces sociologues retournent aux fondamentaux comme Simmel, encore une fois précurseur dans cette réflexion. Preuve que la sociologie fonctionne beaucoup selon une logique « spiralaire » : chaque réflexion est un progrès par rapport aux précédentes, mais s'enrichit en s'appuyant sur tous les savoirs qui l'ont précédé.

Ainsi, dans de nombreux pays, la sociologie est aujourd'hui une discipline reconnue aussi bien dans les milieux scientifiques que dans la société prise dans son ensemble. Les administrations publiques, mais aussi les entreprises ou les associations ont désormais de plus en plus recours à son expertise. Au fil des années, la sociologie a également étendu son influence et ses ramifications dans le monde entier : en 2008, l'Association internationale de sociologie rassemblait des membres issus de 90 pays différents à travers le monde, preuve d'un succès indéniable.

CONCLUSION DU CHAPITRE

La sociologie apparaît en Europe au cours du XIX^e siècle, dans des sociétés marquées par des transformations majeures notamment liées à l'industrialisation. En effet, durant ce siècle, de nombreuses réflexions émergent pour essayer de mieux expliquer et comprendre les phénomènes sociaux, grâce à la constitution d'une « science du social ». Ainsi, si les interprétations divergent quant aux formes, aux objectifs et aux méthodes que doit revêtir une telle science, ce « foisonnement » intellectuel permet malgré tout la constitution de la sociologie au sens moderne du terme, essentiellement en France et en Allemagne. C'est dans ces deux pays que la sociologie s'ancre le plus au cours du XIX^e siècle, même s'il s'agit de deux formes de sociologies différentes (*cf.* La constitution progressive de la sociologie).

Au cours du XX^e siècle, c'est surtout aux États-Unis que la sociologie se développe rapidement, sous l'impulsion de nouvelles conditions sociales qui laissent entrevoir des perspectives de recherche jusqu'à lors ignorées. C'est justement ce qui permet à la sociologie de franchir un « palier épistémique

et scientifique» majeur, qui lui assure véritablement une assise et une légitimité importantes. La période des « Trente Glorieuses » peut alors être à juste titre d'être qualifiée d'âge d'or de la sociologie, tant les réflexions et débats y sont stimulants, et tant la reconnaissance sociale et politique accordée à la sociologie est forte. La fin du xx^e siècle et le début du xxi^e siècle prolongent ce succès, dans un monde marqué par de profonds changements et turbulences qu'il convient d'expliquer et comprendre (*cf.* La sociologie des xx^e et xxi^e siècles).

Pour plus de compléments, nous indiquons ci-après une bibliographie de quelques sociologues abordés au cours de ce chapitre, sachant que certains d'entre eux sont abordés spécifiquement dans les deux chapitres suivants. En dehors de toute prétention exhaustive, cette bibliographie a pour objectif premier de donner quelques références d'ouvrages permettant au lecteur intéressé d'approfondir sa connaissance sur certains auteurs.

Baudelot C. et Jaisson M. (2007), *Maurice Halbwachs, sociologue retrouvé*, Collection Figures normaliennes, Éditions Rue d'Ulm, Paris.

Becker H. (1985), *Outsiders*, Métailié, Paris [édition originale 1963].

Blot Y. (2007), *Herbert Spencer. Un évolutionniste contre l'étatisme*, Les Belles Lettres, Broché, Paris.

Grémion P. et Piotet F. (2004), *Georges Friedmann. Un sociologue dans le siècle. 1902-1977*, CNRS Éditions, Paris.

Saint-Arnaud P. (1990), *William Graham Sumner et les débuts de la sociologie américaine*, Presses de l'Université Laval [édition originale 1984].

Valade B. (1990), *Pareto. La naissance d'une autre sociologie*, PUF, Paris.